

Entre Chine et Birmanie
Un mineur-diplomate
au royaume de Hulu, 1743-1752
(première partie)

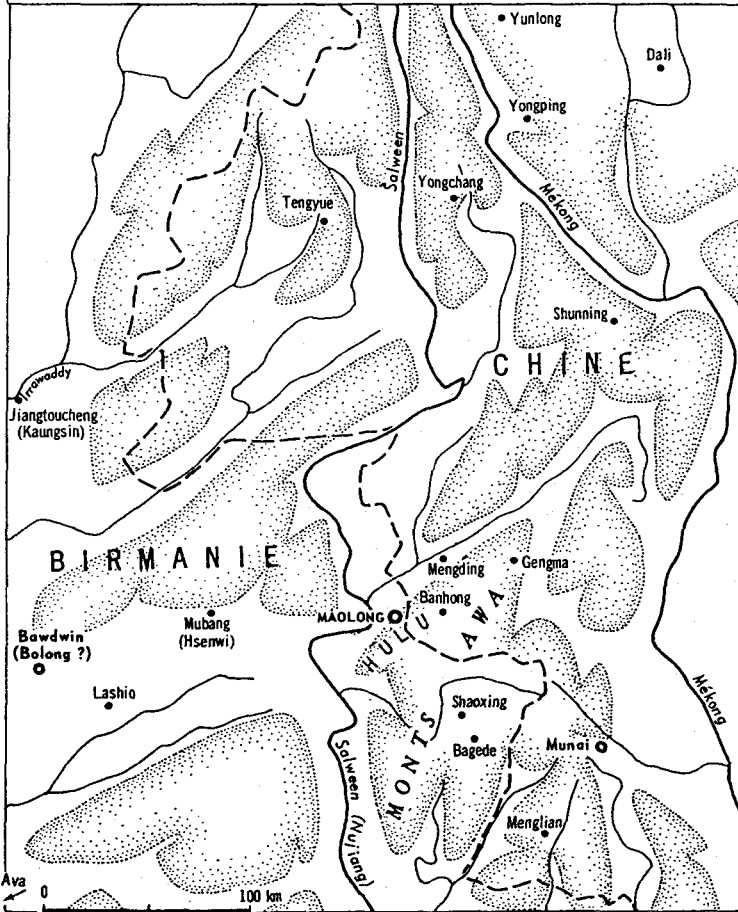
Sylvie Pasquet¹

Prologue : Petite ethnographie des coupeurs de têtes

Février 1746, Kunming, capitale provinciale du Yunnan : un certain Wu Shangxian se présente au *yamen* du gouverneur, porteur d'un tribut. Zhang Yunsui, qui cumule alors les fonctions de gouverneur général du Yunnan-Guizhou et de gouverneur du Yunnan, est chargé d'enquêter sur ce curieux personnage que l'aventure et l'ambition ont mené jusqu'au coeur des jungles montagneuses de la frontière sino-birmane, plus précisément jusqu'aux riches gisements d'argent du royaume de Hulu. On ignorait jusqu'alors à peu près tout de ce royaume, habité par des chasseurs de têtes humaines — les Wa. Esquissons donc, avant d'en venir à l'affaire Wu Shangxian elle-même et à ses prolongements, d'Ava, la capitale de la Birmanie, à Pékin, un tableau ethno-historique de la région. Les mémoires que Zhang Yunsui adresse à l'empereur Qianlong (1736-1795) serviront de base à notre description puisqu'ils constituent la seule source détaillée sur le Hulu au XVIII^e siècle.

1. Sylvie Pasquet est Chargée de recherches au CNRS. Elle souhaite remercier Pierre-Étienne Will pour ses suggestions et pour lui avoir communiqué certains matériaux recueillis à l'occasion d'un projet de recherche ancien.

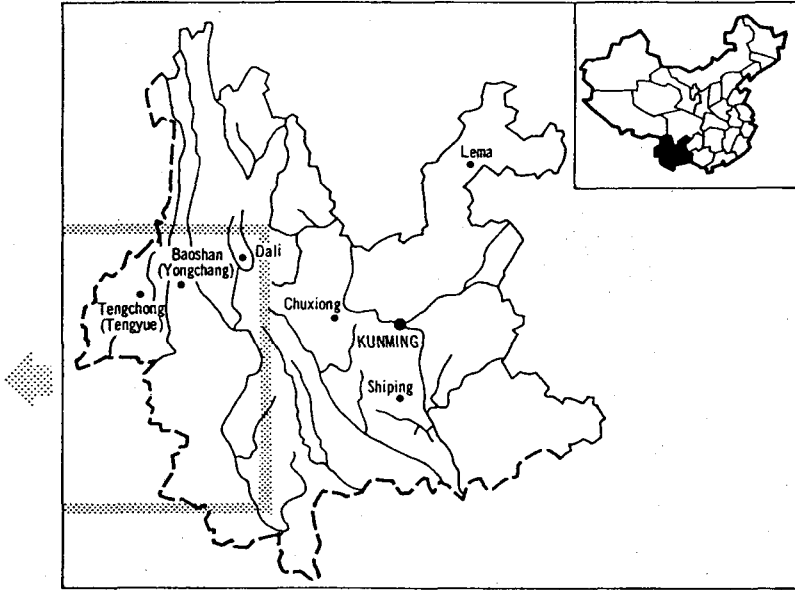
FRONTIÈRE SINO-BIRMANE AU XVIII^e SIÈCLE



--- frontière actuelle

○ mine d'argent

PROVINCE ACTUELLE DU YUNNAN



Au sud-est de Yong-Shun (la région militaire de Yongchang et Shunning), par-delà les frontières, se trouvent les barbares appelés Kawa. Leur territoire, à dix-huit étapes de Yongchang, est bordé au nord par l'office de pacification de Gengma (*Gengma xuanfusi*), à l'ouest par Mubang (actuellement Hsenwi, en Birmanie), au sud par les Kawa sauvages (*sheng Kawa*) et à l'est par la préfecture indigène de Mengding (*Mengding tufu*). Leur chef, répondant au nom de Bangzhu, s'intitule lui-même roi de Hulu ; on ne connaît pas son origine... [Le royaume de Hulu] n'entretient pas de relations avec la Chine, et ce depuis l'antiquité ; il n'est pas non plus soumis à la Birmanie².

Les « barbares appelés Kawa » que mentionne Zhang Yunsui dans ce rapport au trône de mars 1746 appartiennent à la famille austroasiatique et sont connus des Chinois, depuis les Han au moins, sous des appella-

2. *Zhang Yunsui zougao* (manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Université du Yunnan), mémoire daté QL 11/2/22. Nous indiquons les dates par l'année du règne (QL pour Qianlong) suivie du mois lunaire et du jour. Nous souhaitons remercier ici James Lee pour nous avoir communiqué une copie de ce recueil.

tions diverses. Le terme Kawa n'apparaît, semble-t-il, qu'au début des Qing ; il servira, en Chine, à désigner la majeure partie de cette ethnie jusqu'en 1962, date à laquelle le préfixe peu flatteur *ka* (« esclave » en dai) est supprimé³. Les Wa, qui sont probablement une des populations autochtones du Sud-Ouest yunnanais, occupaient jadis un beaucoup plus vaste territoire⁴, progressivement réduit entre le XIII^e et le XVII^e siècle à ses limites géographiques actuelles, de part et d'autre de la frontière sino-birmane délimitée en 1960. Il s'agit en gros des monts Awa, bordés à l'est par le bassin du Mékong et à l'ouest par la Salween (Nujiang), et compris entre 22° et 23° 50' de latitude nord environ (le tropique du Cancer passe à 23° 27'). Difficile d'accès à cause de ses chaînes escarpées que coupent d'étroites et profondes vallées, inhospitalier en raison de la jungle épaisse qui le recouvre et offre un refuge naturel aux ours, tigres et panthères, sans compter la fâcheuse réputation des Wa coupeurs de têtes, ce bloc montagneux dont l'altitude peut atteindre 2 800 mètres est longtemps resté isolé, considéré comme un *no man's land*. Les autorités chinoises ne s'y intéresseront vraiment que dans les dernières années du XIX^e siècle, tant pour des questions de délimitation frontalière que pour disputer d'éventuels profits miniers aux Anglais, maîtres de la Haute Birmanie depuis 1886.

3. Les Wa (prononcé *Va* par eux-mêmes) reçoivent des appellations différentes suivant les époques et les lieux de peuplement ; pour plus de simplicité, seuls sont employés ici les termes Wa et Kawa (ce dernier autrefois écrit péjorativement avec la clé du chien). Les trois volumes de *Wazu shehui lishi diaocha* (ci-après *WZDC*), Kunming, 1983, constituent une précieuse source de renseignements sur cette ethnie, à laquelle nous avons souvent puisé. Les enquêtes, effectuées de 1956 à 1980, concernent exclusivement les Wa de Chine et complètent utilement ce que nous savions des Wa de Birmanie grâce à l'ouvrage de J.G. Scott et J.P. Hardiman, *Gazetteer of Upper Burma and the Shan States*, 1^{re} partie, 2 vol., 2^{ème} partie, 3 vol., Rangoon, 1900-1901. Les Birmans utilisent couramment les noms de Wa et Lawa.
4. Il s'étendait au nord jusqu'à Yongchang et même au-delà, vers Yongping et Yunlong, postes avancés créés sous les Han : c'est pourquoi les Wa étaient connus des Chinois dès cette époque.

Mais venons-en au royaume de Hulu, ou royaume de la Gourde — les autochtones se croient nés d'une de ces cucurbitacées⁵. L'histoire est ici tissée de légendes, dont les vieux sorciers sont les dépositaires et qu'ils transmettent avec maintes variantes locales (les Wa n'auront véritablement d'écriture que dans les années 1960). Et les relations « officielles » du royaume avec la Chine remontant à l'affaire Wu Shangxian, c'est à Zhang Yunsui essentiellement que nous devons les premiers renseignements sur le Hulu au milieu du xviii^e siècle.

On note avec intérêt que le Hulu, situé par Zhang dans le nord des monts Awa, dans le territoire des « Kawa familiers » ou *shu* Kawa (par opposition aux « Kawa sauvages »)⁶, ne dépend pas de la Birmanie et n'a eu aucun rapport avec la Chine « depuis l'antiquité », expression qui mérite quelques éclaircissements. En fait le gouvernement chinois n'a jamais vraiment exercé de contrôle direct sur les régions frontières du Sud-Ouest, zones notoirement insalubres, habitées d'ethnies aux moeurs étranges, où les fonctionnaires ne s'aventurent guère. La politique impériale, depuis la lointaine époque des Han, a traditionnellement consisté à conférer pouvoirs et titres héréditaires aux chefs indigènes (les *tusi* des époques Ming et Qing), ce système devant assurer la paix sur les confins tout en évitant l'entretien d'une coûteuse armée régulière. En réalité la frontière s'est souvent déplacée au cours de l'histoire, selon que ces chefs indigènes, et avec eux les populations soumises à leur autorité quasi absolue, faisaient ou non allégeance à la Chine, allégeance concrétisée par l'apport d'un tribut en argent et en produits locaux. Ces précieuses offrandes tant prisées par la cour (ivoires, éléphants, cornes de rhinocéros, musc, fiel de python, fruits rares...) ont davantage encore une valeur

5. Les autres Wa s'imaginent sortis (et avec eux l'humanité) d'une grotte qu'ils situent à Bagede, au cœur même des monts Awa, en Birmanie, non loin d'ailleurs de l'endroit où aurait poussé la gourde (cf. Tian Jizhou et Luo Zhiji, *Wazu*, Pékin, 1985, p. 5). Le mythe de la gourde n'est pas propre aux Wa.
6. La distinction familier/sauvage (littéralement mûr/vert, ou encore cuit/cru) se retrouve pour d'autres minorités ; elle dénote une différence dans le degré de civilisation, soit, selon la perspective impériale, dans l'intensité des contacts avec les Chinois.

symbolique : la reconnaissance par les peuples barbares de la suprématie de l'empereur de Chine et de la civilisation qu'il représente⁷.

Si la prise de Pagan, capitale de la Birmanie, en 1287 n'avait été qu'un éphémère succès, les Mongols en avaient profité pour annexer de nombreux territoires indigènes sur leur route, y compris les monts Awa, et jusqu'à Mubang à l'ouest de la Salween. Mubang tombe sous le contrôle birman vers 1600, mais les monts Awa, à l'est du fleuve, font encore partie de l'empire des Ming ; depuis le début de la dynastie ils étaient inclus dans les circonscriptions indigènes de Mengding (au nord) et de Menglian (au sud), dont on sait qu'elles étaient politiquement dominées par des chefs d'origine dai (shan) ralliés à la Chine. Au début des Qing, le territoire des Kawa familiers comme celui des 'Kawa sauvages se trouvent dans leur majeure partie rejetés hors des frontières chinoises, rétrécissant d'autant la superficie de Mengding et de Menglian, toujours sous l'autorité de chefs dai (seule la frange est des monts Awa reste attachée à l'empire). Nous ignorons malheureusement dans quelles circonstances exactement le clan de Bangzhu devint assez puissant pour regrouper les Kawa familiers en un royaume, le Hulu, et quand Bangzhu lui-même commença à régner, « les chefs barbares Bangkan, Xingmeng, Mang'en et Mangmen, tous apparentés au roi, se partageant le territoire »⁸. Simplement, après que les Birmans eurent, en 1661, livré aux Mandchous le dernier des prétendants Ming, qui avait trouvé refuge chez eux, les nouveaux maîtres de l'empire cessèrent d'intervenir sur ces confins pendant plusieurs décennies, trop occupés qu'ils étaient à consolider leur pouvoir dans la Chine propre.

C'est donc en 1746, semble-t-il, que le *nom* de Hulu apparaît officiellement pour la première fois ; le royaume n'a évidemment pu entretenir de relations avec la Chine « depuis l'antiquité ». Mais cette expression que l'on retrouve souvent qualifie à notre avis tout territoire frontalier qui n'aurait pas encore expressément fait allégeance à l'empire chinois.

7. C'est résumer très succinctement une organisation plus complexe. Voir par exemple Gong Yin, *Ming Qing Yunnan tusi tongzuan*, Kunming, 1985, pp. 1-30.

8. *Zhang Yunsui zougao*, QL 11/2/20.

Quant aux contacts entre populations, divers indices révèlent que, sous les Ming, des Chinois exploitaient les mines d'argent des monts Awa, sans doute par l'intermédiaire des chefs dai soumis à l'empire qui levaient tribut sur les Kawa. Zhang Yunsui remarque également dans son rapport que le roi de Hulu « possède un sceau en fer, transmis de génération en génération, dont l'inscription en birman signifie, en chinois, "chef des forêts de bambou de la grande montagne" ». Là aussi, on soupçonne des relations épisodiques avec la Birmanie par le truchement des *sawbwa* ou princes shan — ainsi sont appelés les *tusi* dai de ce côté de la frontière.

D'après Zhang, ce territoire du Hulu n'inclut pas les Kawa sauvages. L'encyclopédie *Qingchao tongdian*, qui cite en grande partie le rapport du gouverneur général, affirme que « le royaume de Hulu est également appelé [le pays des] Kawa », probablement des Kawa familiers⁹. Le Hulu est alors compris, dans un sens étroit, comme la partie nord des monts Awa (moins d'un tiers de la superficie totale). Les sources plus tardives présentent souvent le Hulu comme le pays des Kawa familiers *et* sauvages, sans toutefois inclure ceux de la frange est des monts Awa. Au début du xx^e siècle, tous les rois du Hulu pris dans son ensemble (au moins une quinzaine) reconnaissent comme chef suprême le roi de Shaoxing (situé aujourd'hui en Birmanie), qui réside dans le pays Kawa sauvage, et lui paient tribut : un boeuf chaque année, un cheval tous les trois ans¹⁰. Vers la fin du règne de Qianlong, le chef de la tribu de Banhong affermit son autorité dans le nord des monts Awa et supplante Bangzhu. Les rois de Banhong se succèdent alors, dont le dernier est couronné en 1954, tandis que les descendants de Bangzhu, au moins jusqu'en 1935, reçoivent le titre de « grand chef »¹¹. Il n'y a pas d'administration centrale, et aucune

9. *Qingchao tongdian*, 98/2739. Cet ouvrage, dont le titre original est *Huangchao tongdian*, couvre la période 1644-1785.

10. Zhou Guangzhuo, *Dian Mian nanduan weidingjie diaocha baogao*, 1935, p. 35a.

11. Fang Guoyu, *Zhongguo xi'nan lishi dili kaoshi*, Pékin, 1987, p. 1257. Le célèbre historien du Yunnan (d'origine Naxi) conclut également, à la lecture d'un rapport datant de 1890, que le terme de Hulu peut avoir deux sens (p. 1261).

véritable organisation permanente ne lie entre eux les divers rois, c'est-à-dire les chefs des clans les plus influents ; seules de brèves alliances sont parfois contractées contre un ennemi commun.

Zhang Yunsui livre également quelques précisions sur la vie des Kawa familiaux :

Le roi habite dans des paillottes entourées de palissades ; il est coiffé d'un chapeau plaqué de feuilles d'or, ressemblant à un casque, et paré d'un vêtement-dragon. Les chefs portent une coiffure plaquée de feuilles d'argent, ressemblant aussi à un casque, et s'habillent de vêtements colorés. Tous vont nu-pieds. Le peuple barbare habite dans des cavernes au milieu des montagnes. [Les hommes] se font un turban autour de la tête et revêtent des tuniques ouvertes sur des pantalons courts ; les femmes mettent des vestes courtes ainsi que des jupes droites, elles se ceignent la taille avec des lianes de couleur rouge. Les montagnes sont nombreuses, les champs rares. Les Kawa pratiquent « le labour au couteau et les semailles par le feu » (la culture sur brûlis). Ils n'ont pour armes que des couteaux, sagaies, arcs, arbalètes et flèches ; ils ne possèdent ni mousquets, ni canons, ni poudre¹².

Les habitants du Hulu, affirme encore Zhang Yunsui, savent seulement cultiver des légumes (mais il faut compléter avec les produits de la chasse et de la cueillette), élever des animaux domestiques (en particulier les poulets pour les sacrifices) et fabriquer du charbon de bois (sans doute le combustible sert-il à alimenter les fourneaux des mines)¹³. On dit

12. Le vêtement-dragon (*mangyi*) arboré par le roi de Hulu est un indice des contacts entre Kawa et Chinois. Le premier vêtement-dragon fut offert au ministre Wang Ji après ses conquêtes du Sud-Ouest entre 1441 et 1449, et par la suite seuls les grands ministres méritants des Ming eurent droit à cet honneur (cf. Zhou Xibao, *Zhongguo gudai fushi shi*, Pékin, 1986, p. 388). Sous les Qing, la robe-dragon (*mangpao*) est revêtue par tous les fonctionnaires, y compris les chefs indigènes (cf. les illustrations dans Gong Yin, *op. cit.*). Il serait sans doute plus exact de parler de robe-dragon pour Bangzhu. Ayant eu connaissance de l'autorité que confère le port d'un tel vêtement, peut-on imaginer, il aura cherché à s'en procurer un (par l'intermédiaire de chefs dai ? de marchands ?).
13. Zhang Yunsui *zougao*, QL 11/5/9. Les Kawa savent également domestiquer l'éléphant. D'après WZDC, 1/6, ils se nourrissent comme les ethnies voisines de sarrazin amer ; aujourd'hui encore rats et écureuils constituent des mets de choix.

encore que les Kawa ignorent tout de l'hygiène la plus élémentaire puisque d'après leurs croyances se laver est un acte néfaste ; ils sont incapables de fondre le fer, et les couteaux et petites houes qu'ils utilisent pour la culture sur brûlis leur viennent des ethnies voisines ; enfin, on ne trouve chez eux ni astrologues, ni bonzes, ni médecins — les offrandes aux esprits au bord d'un chemin sont l'unique recours contre la maladie¹⁴. Dans une source de 1810, les Kawa sont considérés comme « les plus stupides et insoumis des barbares », on les dit « hideux et méchants », toujours prêts, au moins en ce qui concerne les Kawa sauvages, à s'embusquer dans les chemins pour massacrer et piller les marchands qui se rendent à Mubang par delà la Salween, au point que ces derniers n'osent se déplacer qu'en groupe et accompagnés d'une escorte¹⁵. Si, vers 1930, ces détresseurs de grand chemin ne sévissent plus autant, et si quelques fusils à batterie viennent compléter la panoplie de leurs armes, bien des Kawa vivent encore comme au siècle précédent dans leurs villages (*zhai*) accrochés sur les hauteurs et fortifiés par d'épais branchages¹⁶.

Le village, qui comprend souvent plus d'une centaine de foyers, constitue une unité politique, militaire et surtout religieuse. De multiples rituels règlent en effet la vie sociale et, pour toute affaire d'importance, il faut consulter les sorts au moyen d'os de poulet. Des semailles de printemps à la veille de la récolte d'automne on ne s'aventure jamais seul hors du village : c'est la saison où les têtes humaines sont recherchées. Cette pratique a engendré d'interminables vendettas entre les clans, mais elle avait initialement une fonction précise, assurer de belles récoltes et se concilier les esprits. Si un petit nombre de Kawa sauvages s'adonnent encore à la décapitation au milieu de notre siècle, les Kawa familiers ont abandonné la coutume depuis longtemps déjà, remplaçant, lors des sacrifices, les têtes humaines par des têtes d'animaux ; l'introduction du bouddhisme dans les années 1860 aurait hâté cette évolution.

14. Tian Jizhou et Luo Zhiji, *Wazu*, pp. 7 et 9.

15. Cao Chunlin, *Diannan zazhi*, préface de 1810, 24/3a.

16. J. Siguret, *Territoires et populations des confins de Yunnan*, Pékin, 1937, p. 199 sq. (il s'agit de la traduction d'un ouvrage chinois de 1933).

Kongming (autrement dit Zhuge Liang, le célèbre général qui conquiert le sud-ouest de la Chine à l'époque des Trois Royaumes) apparaît dans une légende à l'origine du rite :

Lorsque K'ong-mîng pénétra dans le pays des barbares et qu'il parvint jusqu'aux Kia-Wa il vit que ces derniers, très sauvages, étaient difficiles à apprivoiser. Il pensa à exterminer cette race. En conséquence il fit cuire du riz et le leur donna à ensemercer. Comme ce riz ne poussait pas, les Kia-Wa allèrent consulter K'ong-mîng. Celui-ci leur dit qu'il fallait offrir des hommes en sacrifice et, que, ainsi, une nouvelle semence serait fructueuse. En conséquence, les Kia-Wa sacrifièrent des hommes. Et K'ong-mîng leur donna du riz qui, après avoir été ensemençé, fournit une magnifique récolte. K'ong-mîng pensait les faire s'entre-tuer par ce moyen et en arriver à détruire leur race. Mais il ne savait pas que les Kia-Wa des générations suivantes s'en prendraient aux Chinois eux-mêmes pour se procurer des victimes¹⁷.

Il est piquant de retrouver Zhuge Liang dans le rôle de l'arroseur arrosé... Dans la réalité, les têtes de Chinois étant appréciées mais rares, les Wa se décapitent surtout entre eux¹⁸. Peut-être faut-il déceler dans cette version, qui n'est qu'une parmi d'autres, l'ambivalence des sentiments qui animent les Wa. Si, avec de nombreuses autres ethnies du Sud-Ouest, ils vénèrent Kongming comme le fondateur de toutes règles, ils éprouvent aussi depuis toujours une certaine méfiance, pour ne pas dire une animosité certaine, envers les Chinois — « Avec un Han on ne peut se lier d'amitié, d'une pierre on ne peut faire un oreiller », dit un de leurs proverbes¹⁹. Nous allons illustrer cette ambivalence en narrant l'histoire de Wu Shangxian, l'aventurier chinois devenu, comme Kongming, un héros civilisateur dans le pays des Wa.

17. J. Siguret, *Territoires*, p. 201. Le détail des cérémonies accompagnant une décapitation (1957) est donné dans *WZDC*, 2/128-130 ; pour l'introduction du bouddhisme, voir 3/54-56. Au tout début des années 1960, certains Wa de Birmanie perpétuaient encore le rite : cf. l'encyclopédie birmane *Myamma swè son tchan*, Rangoon, 1963, 12/315.

18. D'après le tarif en vigueur au début du xx^e siècle, un crâne chinois est coté 50 roupies environ, soit cinq fois plus que celui d'un Wa ; les têtes des Lem (une branche des Shan) et des Lahu sont les moins chères — 2 et 6 roupies respectivement — et celles des Birmans sont introuvables à cette époque. Cf. Scott et Hardiman, *Gazetteer*, 1^{ère} partie, vol. 1, p. 502.

19. *Ximeng Wazu zizhixian gaikuang*, Kunming, 1986, p. 46.

L'affaire Wu Shangxian : le premier tribut

Dès le début de notre ère, des caravanes chargées de soies chinoises se pressaient vers la Birmanie et l'Inde, tandis que d'autres acheminaient les ivoires et diverses matières précieuses jusqu'aux grands centres commerciaux de Tengyue (Tengchong) et Yongchang, à l'extrême ouest du Yunnan. Au début des Ming Kaungsin (Jiangtoucheng), sur l'Irrawaddy, rassemblait des dizaines de milliers de marchands et d'artisans chinois venus du Sichuan ou du Guangdong, mais aussi du Jiangxi et du Fujian²⁰. À cette époque également, des caravanes chinoises empruntaient les sentiers escarpés des monts Awa, en direction de la Birmanie, et, fait à rapprocher sans doute, des Chinois tentaient fortune dans les mines d'argent disséminées le long de la frontière ou même plus à l'ouest. On trouvait parmi ces mineurs des soldats qui, après les diverses campagnes engagées par les Ming pour soumettre les chefs indigènes, n'avaient pas regagné la Chine. Ainsi une stèle gravée en chinois, retrouvée sur le site de la célèbre mine d'argent de Bawdwin (près de Lashio, dans l'État Shan de Birmanie), en fait-elle remonter l'ouverture à la dixième année de Yongle (1412), quelques mois après que la région, alors incluse dans l'office de pacification de Mubang, eut été attaquée par les troupes impériales²¹. De même, à la chute de la dynastie, une fraction des dix mille hommes amenés sur la frontière par Li Dingguo, le fidèle général du dernier prétendant Ming réfugié en Birmanie, serait restée travailler dans les mines d'argent des monts Awa²². Sûrement se trouvait-il aussi parmi les mineurs des hommes en quête d'un moyen d'existence après le déclin, amorcé au milieu du xv^e siècle, des nombreuses colonies militaires établies dès la reconquête de la province sur les Yuan (1382). Anciens soldats, mineurs, marchands ou aventuriers : la présence chinoise dans la région, certes marginale, difficilement chiffrable, n'en est pas moins réelle depuis les Ming.

20. Fang Guoyu, *Yunnan shiliao mulu gaikuang*, Pékin, 1984, p. 404 (citant une source d'époque Ming).

21. *Myamma swè son tchan*, 8/341.

22. *Ximeng Wazu zizhixian gaikuang*, p. 32.

Située dans le royaume de Hulu, la mine de Maolong, qui deviendra le fief de Wu Shangxian et dont il va être longuement question, fonctionnait au moins depuis la fin des Ming. Comment Wu Shangxian est-il parvenu jusque-là ? « Issu d'une famille pauvre de Shiping (à 150 km au sud de Kunming) », nous apprend sa biographie²³, « il s'engagea comme homme de peine au service d'un caravanier et arriva au royaume de Hulu, par-delà les frontières ». « Comme sa famille était pauvre, il partit travailler dans les mines et parvint au royaume de Hulu, hors des frontières », est-il dit ailleurs²⁴. Notre personnage aurait donc délaissé la caravane qu'il servait pour s'employer comme mineur ici ou là, avant d'atteindre Maolong ; de l'aveu même de Zhang Yunsui — confronté comme on l'a vu à son « tribut » en 1746 —, on ignore combien de temps il a passé hors de Chine. Une demi-tablette de bois conservée par les descendants de Bangzhu et retrouvée en 1935 révèle que le roi de Hulu a chargé Wu Shangxian, qui devait détenir l'autre moitié du contrat, de la direction générale de Maolong ; la date indique le 12^e jour de la 6^e lune de la 8^e année de Qianlong (1^{er} août 1743)²⁵. Quelque temps plus tard, un petit fonctionnaire militaire originaire lui aussi de Shiping, que les textes décrivent « loyal et connaissant bien les caractères », mais renvoyé de sa charge pour vieillesse et donc sans grands moyens, rend visite à Wu Shangxian et le convainc qu'apporter un tribut à la Cour lui vaudra d'être apanagé roi de Hulu par l'empereur. L'ex-officier s'appuie sans doute sur le fait que les *tusi*, ces administrateurs des populations indigènes, ne sont pas tous des autochtones ; on trouve parmi eux des Han dont les ancêtres ont mérité le titre en se distinguant par quelque exploit, et qui se sont peu à peu fondus aux populations locales, s'imprégnant de leurs coutumes²⁶.

23. *Diannan beizhuanji*, préface de 1940, annexe au dernier *juan*, 10b. Cette biographie semble être une compilation récente basée sur des matériaux d'origine diverse.

24. *Huangchao jingshi wenbian*, comp. He Changling, 1826, 87/15a, « Mian shi shulüe », par le Yunnanais Shi Fan.

25. Fang Guoyu, *Yunnan shiliao*, p. 1273.

26. En parcourant l'ouvrage de Gong Yin, *Ming Qing Yunnan tusi tongzuan*, nous avons dénombré pour le Yunnan 8 postes de *tusi* attribués héréditairement à des Han originaires du Sichuan (3), du Jiangxi (1), du Huguang (1), du Jiangnan (2) et du Yunnan (1).

Totalement ignorant des procédures bureaucratiques, Wu s'enthousiasme d'autant mieux à l'idée que l'un de ses hommes, le « troisième chef » Huang Yaozu, l'a trahi et s'est emparé d'une partie du royaume de Hulu²⁷. Une requête est donc rédigée en birman au nom de Bangzhu, dont le contenu se situe dans le droit fil de l'idéologie tributaire chinoise et qui insiste — c'est le but de l'opération — sur les mérites de Wu Shangxian. On y lit notamment :

Les immenses bienfaits que prodigue le Fils du Ciel s'étendent jusqu'aux contrées les plus reculées... Depuis longtemps Bangzhu désirait faire sa soumission, mais il n'avait, hélas, rien à offrir. La mine de Maolong, enfouie dans les montagnes, a été exploitée depuis plusieurs générations, et voici qu'elle est devenue prospère grâce au Chinois Wu Shangxian. Tous les mineurs observent les lois de la dynastie céleste, aucun ne ramasserait un objet perdu [tant la mine est riche et bien administrée]. Les barbares sont en leur cœur empreints d'admiration. Bangzhu, après concertation avec les chefs de la mine²⁸, a demandé au chef de Gengma de conduire les chefs [kawa jusqu'à Kunming] pour payer en tribut un impôt de 3 709 taëls prélevé sur la mine²⁹ ; il pourra ainsi répondre par une loyauté totale à la bienfaisance impériale. Bangzhu implore qu'on accède à sa demande, de sorte que les barbares puissent partager la gloire de vivre dans une époque de paix et de prospérité.

27. D'après le « Mian shi shulüe », Huang Yaozu, qui n'appréciait pas le caractère violent de Wu Shangxian, aurait prétexté une partie de chasse pour quitter Maolong avec plusieurs hommes, sans éveiller l'attention de Bangzhu à qui les mineurs offraient de temps à autre du gibier. Ce fut sans doute un succès sans lendemain : nous savons qu'en 1751 Huang Yaozu travaillait de nouveau à la mine de Maolong.
28. *Changmin* (également *kuangshang* ou *shangmin*) : le terme désigne plus précisément les bailleurs de fonds qui, dans le schéma classique de l'ouverture d'une mine, apportent leur capital et leur savoir-faire pour prospecter un site, puis en exploiter les gisements qui s'avèrent rentables après avoir en principe déposé une demande auprès de l'administration locale. En 1741 il y aurait eu à Maolong 438 *changmin*.
29. Le terme technique pour l'impôt minier est *ke* ; il est associé dans nos sources à l'idée de tribut : par exemple, *jieke toucheng*, « faire sa soumission en livrant un impôt », ou *chouke zuogong*, « prélever un impôt en tribut ».

Wu Shangxian, le mineur-interprète yunnanais Yang Gongliang, l'oncle du chef indigène de Gengma et trois chefs kawa arrivent à Kunming le 8 février 1746 (QL 11/1/18) avec la requête, l'impôt et un registre des comptes³⁰. L'affaire relève désormais du gouvernement provincial. Examinons sa progression.

Sur ordre de Zhang Yunsui, le trésorier, le juge et les intendants de la province s'enquière longuement auprès des six hommes de la situation au Hulu et des motifs qui ont conduit Fengzhu à payer tribut. Après quoi, s'étant assuré de la « sincérité des barbares qui, hors des frontières, à l'écart de toute civilisation, n'en aspirent pas moins de tout coeur à se soumettre », Zhang envoie son rapport au trône le 11 mars (QL 11/2/20), un bon mois après l'arrivée de Wu Shangxian et de ses compagnons. Dûment récompensée, l'« ambassade » est logée dans un bâtiment officiel en attendant le rescrit impérial.

On a appris par elle que la mine est devenue « très prospère » en juillet 1745 (QL 10/6)³¹. Mais le roi de Hulu n'aurait pas osé accepter le « loyer de la montagne et de l'eau » (*shanshui zuyin*) que Wu Shangxian et ses collègues s'apprêtaient à lui verser pour l'utilisation du sol et des rivières, préférant, après en avoir délibéré avec les chefs des mineurs, offrir en tribut un impôt sur la mine. Telle est du moins la version recueillie auprès des porteurs du tribut : on ignore en fait de quels arguments Wu Shangxian usa pour persuader Bangzhu. D'après le registre des comptes, les 3 709 onces (taëls) d'argent apportées représentent quatre mois d'impôts, levés après que la mine a été déclarée prospère, du début du septième à la fin du dixième mois de l'année en cours.

La somme paraît excessive au gouverneur général : elle correspondrait à plus de 11 000 onces annuelles. « La sincérité des barbares qui inclinent vers la civilisation ne se mesurant pas au montant du tribut », et des fluctuations dans la production étant par ailleurs toujours à craindre, il propose dans son rapport de diminuer la somme de moitié, selon le

30. *Ming Qing shiliao gengbian*, 7/603.

31. Dans le jargon minier, une exploitation est dite « prospère » (*wang*) lorsqu'on y a creusé de vastes galeries (signifiant sans doute que le minerai découvert s'est révélé abondant). Cf. *Qingdai de kuangye*, Pékin, 1983, p. 98.

précédent établi pour la mine d'argent de Munai. (Cette exploitation, qui fonctionnait aussi sous les Ming, avait enrichi plusieurs générations de chefs indigènes régnant à Menglian ; en 1730, le *tusi* avait voulu verser annuellement 600 taëls d'impôt sur la mine et l'empereur Yongzheng (1723-1735), informé par Eertai, son ministre de confiance, alors gouverneur général du Yunnan-Guizhou, avait ramené ce chiffre à 300 taëls³².) En outre, pour récompenser « ceux qui, de si loin, font acte de soumission », la moitié encore de la nouvelle somme sera retournée à Bangzhu, à qui incombera avec Wu Shangxian la tâche de lever l'impôt. Enfin, pour éviter aux barbares porteurs de tribut les inconvénients d'un long et pénible voyage jusqu'à Kunming, Zhang propose qu'ils se rendent simplement à Yongchang, d'où l'administration se chargera d'acheminer l'argent vers la capitale provinciale.

Le mémoire, annoté le 5 avril 1746 (QL 11/3/15) du rescrit : « Que les princes et grands ministres délibèrent rapidement et adressent un rapport », est transcrit cinq jours plus tard dans la *Gazette de Pékin*, une sorte de journal officiel où sont publiés les lois nouvelles et tout document que l'empereur juge bon de faire connaître. Ayant consulté la *Gazette*, un certain Peng Zhaozhu, censeur d'investigation pour le circuit du Henan, s'empresse de réprover en tous points les vues de Zhang Yunsui. Peng n'aurait-il pas déjà pénétré les intentions de Wu Shangxian ? Que l'on en juge :

L'humble opinion de Votre serviteur est la suivante. La Sage vertu de Votre Majesté se propage en tous lieux. Lorsqu'une contrée reculée vient se soumettre, on ne prend en considération que la sincérité de son hommage, l'important n'est pas dans l'apport ou non d'un tribut. On n'a jamais entendu parler du royaume des Kawa, et ce depuis l'antiquité ; il n'est pas mentionné dans les livres de géographie. Et soudainement, épris de justice, il se tourne vers la civilisation et frappe aux barrières de nos frontières pour se soumettre. Il ne faut certes pas repousser cette intention. Mais quant à offrir ladite mine en tribut, Votre serviteur dans son opinion bornée ne peut pas ne pas émettre des doutes. Il se permet de considérer que cela n'est pas opportun. Votre serviteur le gouverneur général Zhang Yunsui rapporte que dix-huit étapes séparent Yongchang de ce territoire qui, par conséquent, ne serait pas même

32. Cao Chunlin, *Diannan zazhi*, 20/8b.

à 2 000 *li* de la Chine. Comment se fait-il que l'on ignore l'origine de ce royaume ? Zhang Yunsui dit encore que la mine d'argent est exploitée depuis l'ancienne dynastie des Ming, avec plus ou moins de succès. Puisque, affirme-t-il, le royaume n'a pas entretenu de relations avec la Chine depuis l'antiquité, sur quoi en fin de compte s'appuie la thèse de l'exploitation de la mine sous les Ming ? D'ailleurs, comment le marchand chinois Wu Shangxian a-t-il eu connaissance de ce royaume pour y pénétrer sans autres détours et extraire le minerai ? Pourquoi les Kawa, qui n'ont pas de produits locaux à présenter, franchissent-ils finalement la frontière et rendent-ils hommage avec une mine d'argent qu'ils ne peuvent apporter avec eux ? Il est à craindre que les marchands félons, âpres au gain comme ils sont, ne se jouent des barbares étrangers et, prétendant ouvertement payer tribut, ne cherchent secrètement à spéculer sur les richesses. On ne peut le savoir. Les affaires en ce monde sont ainsi faites qu'un nouvel avantage entraîne un nouvel inconvénient. Si l'on permet que la mine d'argent soit offerte en tribut et que l'on prélève une taxe selon la règle, la conjoncture favorable une fois amorcée, marchands et vagabonds s'y précipiteront tandis que les malfrats sans foi ni loi pourront s'y réfugier en secret depuis la Chine. Avec le temps leur rassemblement provoquera forcément des rivalités, puis surviendront des troubles aux frontières. Il faut absolument avoir une vue profonde et lointaine [de la question].³³

Peng Zhaozhu tient un discours classique : mineurs, marchands et vagabonds sont condamnés dans une même sentence, toute concentration de gens à la recherche de profits, sans occupation stable et sans attache terrienne, ne peut être que désapprouvée. Provoquer du désordre sur les confins, créer des troubles (*zi shi*), selon l'expression consacrée, c'est aussi bien nouer des intelligences avec les pays voisins et exciter le mécontentement des populations indigènes. Tout contact avec celles-ci est d'ailleurs rapidement suspect. Ainsi : « Au Yunnan, les secrétaires des *tusi* sont souvent des vagabonds venus d'autres provinces. S'ils connaissent un tant soit peu les caractères, ils se font passer pour des marchands et se rendent chez les barbares, qu'ils séduisent avec des discours

33. *Huangchao jingshi wenbian*, 87/42a-b, « Qing jing xiahuang shu » ; également dans *Huang Qing zouyi*, 41/37a-38b, mais sous le titre « Qing que Kawa gongna yinchang shu ». Ce fonctionnaire en poste à Pékin — les censeurs d'investigation n'ont guère de relations directes avec les provinces dont ils ont la charge — peut effectivement se flatter d'avoir une « vue profonde et lointaine », comme on le verra dans la suite de cet article.

fallacieux. Une fois engagés comme secrétaires, ils donnent des ordres à leur guise ; et lorsqu'il y a des problèmes ils s'enfuient au loin »³⁴. Et la loi, prise au pied de la lettre, est sévère en matière de frontières : « Tout homme du peuple qui passe sans permis la frontière sera passible de 100 coups de bâton et de l'exil perpétuel à 2 000 lis », et encore : « Quiconque passe clandestinement les postes frontières sera condamné à 100 coups et à 3 ans d'exil ; s'il vient à avoir des communications avec les étrangers, il sera étranglé après les assises d'automne »³⁵.

Le mémoire de Peng irrite Qianlong, non pour son contenu, mais pour la forme : il est contraire à l'étiquette d'exprimer une opinion avant que les princes et grands ministres n'aient officiellement fait connaître la leur. En fait, les princes et grands ministres pensent comme Peng. Le 16 avril 1746 (QL 11/3/26), l'empereur se range à l'avis défavorable qu'ils lui ont présenté la veille : les envoyés sont priés de s'en retourner avec l'argent, puisque la Cour approuve la soumission du Hulu mais ne veut pas du tribut ; Wu Shangxian, qui a clandestinement franchi la frontière, devra faire l'objet d'une enquête³⁶.

Le 27 juin (QL 11/5/9), Zhang Yunsui rédige un long mémoire en réponse. Les conseillers impériaux, les mêmes que précédemment, résolument comme suit les arguments invoqués, d'un tout autre genre que ceux de Peng Zhaozhu mais tout aussi pertinents :

Au Yunnan, les montagnes sont nombreuses, les champs rares. La population a peu de biens stables. Mais la province produit les cinq métaux, et non seulement les Yunnanais vivent de cela, mais des gens du Jiangnan, du Guangxi, du Guangdong et du Guizhou viennent en grand nombre au Yunnan pour y travailler comme mineurs. Quant aux barbares de l'extérieur, quoiqu'ils extraient du minerai, ils ne sont pas habiles à le fondre. Ce sont en général des Chinois qui se rendent là-bas et qui exploitent les gisements ; ils vivent du fruit de leur travail, se tiennent tranquilles et ne provoquent pas de troubles. Les barbares sont également contents de profiter de la situation. La règle établie défend seulement aux gens de l'intérieur du pays de passer clandestinement la frontière pour exploiter des mines. Or les chefs indigènes,

34. *Qing shilu you guan Yunnan shiliao huibian*, Kunming, 1984, 3/587.

35. G. Boulais, *Manuel du code chinois*, Shanghai, 1924, p. 438.

36. *Qing Gaozong shilu*, 261/22-23.

tout comme les barbares vivant au delà des frontières, achètent à la Chine vivres et marchandises, à moins qu'ils ne les importent de l'étranger (de Birmanie) : toutes ces régions sont interdépendantes. Aussi n'a-t-on pas dans le passé interdit aux marchands de commercer ; simplement, on s'assure [aux postes de garde] qu'ils ne détiennent pas de marchandises prohibées avant de les laisser aller. Mais il arrive que des marchands, étant arrivés au bout de leur capital, se trouvent sans ressources pour rentrer : la seule issue pour eux est alors de chercher une mine où ils pourront gagner leur vie. Actuellement vingt ou trente mille personnes au moins exploitent des mines là-bas ou y vont commercer. Ceux qui sont accoutumés à franchir la frontière dans un sens ou dans l'autre transportent toujours des marchandises : les mineurs ne diffèrent en rien des marchands. L'interdiction générale [de l'activité minière] affecterait les moyens d'existence de ces vingt ou trente mille hommes. De plus l'ensemble des mines, qu'elles soient en deçà ou au delà des frontières, sont parfaitement tranquilles depuis plus de cent ans. En outre, combler les déficits de la Chine avec les surplus des territoires barbares est avantageux³⁷.

Habilement donc, Zhang Yunsui assimile les mineurs aux marchands et souligne le climat de paix qui règne dans les exploitations minières. Dans la version originale de son rapport³⁸, beaucoup plus précise, il cite le *Zhongshu zhengkao*, un recueil de règlements gouvernant les affaires militaires et ayant valeur de précédents, théoriquement mis à jour tous les dix ans³⁹. L'article « Barrières et gués », qui concerne la préfecture de Nanning (Guangxi), dit notamment : « Les deux barrières de Ping'er et Shuikou sont sises sur les routes empruntées par les marchands [qui se rendent dans le nord de l'Annam]. On autorise ces marchands à commercer après avoir soigneusement contrôlé les produits qu'ils transportent. Dans les autres cas, tout homme du peuple qui franchit clandestinement la frontière pour exploiter une mine est renvoyé chez lui sous escorte et puni selon la loi ; le fonctionnaire en charge du poste de garde concerné est rétrogradé d'un rang, et les autorités supérieures sont privées d'une année de salaire ». Il suffit donc que les mineurs transportent des marchandises pour que leur passage à la frontière devienne légal.

37. *Qing shilu you guan Yunnan shiliao huibian*, 4/239-240.

38. *Zhang Yunsui zougao*, QL 11/5/9.

39. Il s'agit sans doute ici de l'édition de 1742, compilée sous la direction de Eertai.

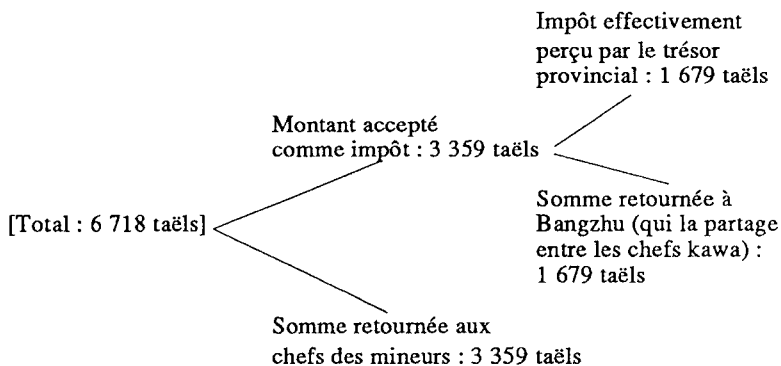
Telle est du moins l'interprétation de Zhang Yunsui. En fait, il ne cache pas qu'il serait vain de vouloir interdire ces mouvements de population qui forment de longue date un courant ininterrompu. Mus par le profit, se déplaçant à pied leur ballot à l'épaule ou sur le dos, les mineurs — pas moins de 100 000 vers l'Annam, 25 000 environ vers Maolong — trouveraient toujours le moyen de pénétrer en territoire barbare par des chemins détournés puisqu'il est impensable d'établir partout des postes militaires. Et supprimer le gagne-pain de ces dizaines de milliers de gens, n'est-ce pas justement les inciter à provoquer des troubles ? N'est-ce pas également priver les populations indigènes de produits indispensables ? En outre, les gouverneurs précédents avaient laissé faire, puisque « les gens des mines s'étaient tous tenus tranquilles depuis les Ming ». On sait que sous Kangxi (1662-1722), l'une des dix mesures envisagées par le gouverneur Cai Yurong pour redresser l'économie yunnanaise après la rébellion de Wu Sangui⁴⁰ était de laisser la population exploiter elle-même les mines. Cai voyait dans l'extension de l'activité minière un moyen efficace pour renflouer les finances provinciales, améliorer la vie des gens et consolider l'ordre social⁴¹. Zhang Yunsui lui-même s'est longuement penché sur le problème du cuivre au Yunnan, et d'une manière générale il connaît bien la province pour y avoir exercé de nombreuses années (vingt au total, dont plusieurs consacrées à l'aménagement du Jinshajiang, le cours supérieur du Fleuve bleu). Pour lui, « c'est de l'activité minière que dépendent à la vérité les moyens d'existence de la population ». Enfin, dernier argument, Bangzhu vassal de la Chine « pourrait défendre les confins et appréhender tout criminel chinois en fuite qui aurait cherché refuge dans la mine » ; ce serait également l'occasion pour le gouvernement d'exercer sur le royaume un certain contrôle (*jimi*). On peut évidemment se demander si ces échanges incessants mêlant Chinois et indigènes ne constituent pas aussi une source de profits plus ou moins avouables pour les fonctionnaires concer-

40. L'un des trois anciens généraux Ming qui avaient rallié la cause mandchoue, puis créé des satrapies régionales quasiment indépendantes, et qui entrèrent en rébellion quand les Qing cherchèrent à briser leur pouvoir (rébellion des « Trois Feudataires », 1674-1681).

41. Shi Fan, *Dianxi*, 1818, 8C/48b.

nés. Zhang Yunsui lui-même n'aurait-il pas quelque intérêt matériel à défendre la cause de Wu Shangxian (ce qui n'est pas en contradiction avec son souci d'améliorer la condition de la population) ?

Quoi qu'il en soit, les conseillers impériaux, fort réticents dans un premier temps, adhèrent cette fois à la thèse de Zhang Yunsui, sous réserve que les mouvements des mineurs sur la frontière soient étroitement contrôlés ; et l'approbation de Qianlong, donnée le 16 août 1746 (QL 11/6/30), entérine la requête initiale : le roi de Hulu et Wu Shangxian pourront livrer tribut⁴². Empereur, princes et grands ministres ont finalement négligé l'avertissement du censeur Peng Zhaozhu, lequel trouvait d'ailleurs que « l'impôt annuel [de Maolong] n'égale pas même celui d'une sous-préfecture de l'empire ». Et le 19 avril 1747 (QL 12/3/10), Zhang Yunsui annonce dans un nouveau mémoire que Bangzhu, désigné à présent comme « chef de tribu » (*qiuzhang*), a fait parvenir, rédigés en birman, ses plus chaleureux remerciements. Le gouverneur général en profite pour faire le point sur le montant de l'impôt (curieusement, on ne retrouve pas le chiffre de 3 709 taëls avancé précédemment)⁴³ :



42. *Qing shilu you guan Yunnan shiliao huibian*, 4/240.

43. *Junjidang* (Archives du Grand Conseil conservées à Taïpei, ci-après *JJD*), 388, QL 12/3/10, par Zhang Yunsui. Le schéma suit les propositions de Zhang, qui ont été approuvées ; on ignore pour combien de mois exactement ces chiffres doivent s'entendre.

Pour Wu Shangxian, cette première tentative de diplomatie tributaire se solde donc par un échec : elle ne lui aura rapporté ni les honneurs ni le fief bien naïvement escomptés. Son intervention a néanmoins contraint, d'une certaine manière, les autorités provinciales du Yunnan à justifier leur attitude à l'égard des activités commerciales et minières qui se déroulent aux frontières et que le gouvernement central tend toujours à considérer comme à la limite de la légalité.

La mine de Maolong

En fait, l'activité minière n'est pas systématiquement mal vue à cette époque. Le développement des mines de cuivre en Chine propre a été plutôt encouragé depuis le milieu du règne Kangxi : le manque de métal pour la fonte des sapèques se fait cruellement sentir en raison de la baisse des importations de cuivre en provenance du Japon, sensible dès la fin du xvii^e siècle. Le Yunnan tient dès lors le premier rôle pour la production de métal monétaire, l'essor du cuivre entraînant à sa suite celui de l'argent, du plomb, de l'étain... Pour l'argent précisément, si depuis la fin des Ming les besoins chinois sont d'abord couverts par le commerce maritime, la production du Yunnan n'en double pas moins entre 1700 et 1800, comme celle du cuivre. Accourus dans leur grande majorité des provinces centrales et méridionales de l'empire, les travailleurs affluent massivement vers les 60 mines de cuivre et les 26 mines d'argent en exploitation sous le règne de Qianlong⁴⁴.

Les mines d'argent de la frontière se situent à la périphérie de ce développement et échappent, pour la majorité d'entre elles, au contrôle de l'administration chinoise. Maolong, située à 24 kilomètres environ à l'est de la Salween, et dont les gisements s'étendent sur une centaine de

44. Sur la politique minière au Yunnan, et concernant plus particulièrement le cuivre, voir James Lee, *State and economy in Southwest China, 1250 to 1850*, Cambridge (Mass.), à paraître, chap. 8. On pourra également se reporter à Wei Qingyuan et Lu Su, « Qingdai qianqi de shangban kuangye he ziben-zhuyi mengya », *Qingshi luncong*, 1982, pp. 65-91.

li, est un exemple particulier. De toutes les mines d'argent disséminées à proximité de cette frontière mal définie et mouvante entre la Chine et la Birmanie, elle est sans doute la plus grande, et celle dont les filons sont les plus riches⁴⁵. Le succès de Maolong plonge ses racines dans un contexte historique favorable depuis les Ming. Son extrême prospérité, due à Wu Shangxian, attire les foules : quelque 25 000 mineurs y travaillent. L'appât du gain a poussé ceux qui venaient directement de Chine à braver les dangers et à entreprendre un long voyage en terre barbare ; d'autres ont délaissé des exploitations voisines à bout de souffle pour tenter fortune à Maolong — il faut dire que les rumeurs circulent vite sur ces confins, propagées par les caravaniers qui font le tour des sites miniers avec leurs marchandises. À cela il convient d'ajouter que la sévérité des règlements s'appliquant dans les mines officielles et les contrôles tatillons des fonctionnaires sont de nature à encourager les mineurs à passer la frontière⁴⁶. La pression démographique dans l'empire (ainsi que le remarque déjà Zhang Yunsui, « l'augmentation des richesses ne suit pas l'augmentation de la population »), l'extension des postes de garde et des patrouilles jusque dans des endroits assez reculés, enfin l'introduction de la pomme de terre et du maïs au Yunnan, tout cela a contribué au développement des périphéries montagneuses de la province au début du XVIII^e siècle⁴⁷. Il n'est pas difficile aux Chinois qui émigrent vers ces massifs de franchir la frontière et d'aller grossir les rangs des mineurs travaillant dans des exploitations situées loin du regard des fonctionnaires.

En 1744, Chen Hongmou constate que les mineurs éparpillés sur l'ensemble du territoire chinois sont dans leur grande majorité originaires du

45. La première syllabe du nom de Maolong signifie précisément « argent » en langue wa. La partie occidentale de la mine est appelée Jiaoshan, la partie orientale Lufang (« Le fourneau »). La mine se trouve aujourd'hui du côté birman de la frontière.

46. Cf. Claudine Lombard-Salmon, *Un exemple d'acculturation chinoise : la province du Guizhou au XVIII^e siècle*, Paris, École Française d'Extrême-Orient, 1972, p. 186.

47. Cf. Fang Guoyu, *Zhongguo xi'nan lishi dili kaoshi*, pp. 1233-1234.

Jiangxi, province dont il est alors le gouverneur⁴⁸. De même, 70 à 80% des mineurs de Maolong viennent du Huguang et du Jiangxi, les autres étant natifs soit du Yunnan, soit du Guizhou, soit encore, mais beaucoup moins souvent, d'autres provinces. Après avoir gagné « quelques dizaines de taëls pour les plus pauvres, cent ou mille taëls pour les plus riches », tous ces « costauds audacieux » veulent rentrer au pays rejoindre leurs familles : contrairement à ce qui se passera au XIX^e siècle, les hommes émigrent seuls⁴⁹. Il y a également des indigènes à Maolong, mais on ignore leur nombre ; sans doute sont-ils simplement préposés à la fabrication du charbon de bois⁵⁰.

Wu Shangxian a su s'entourer d'hommes de confiance, des Yunnannais comme lui, et dont la position au sein de la communauté minière est élevée : son fils adoptif Wu Shirong ; le mineur-interprète Yang Gongliang, de Shunning, en compagnie de qui Wu serait arrivé à Maolong ; Wang Chaochen, qui vient de Chuxiong ; et un certain Li, parent d'un petit chef indigène de Dali, d'origine Yi, qui aurait aidé lui aussi Wu Shangxian depuis ses débuts à la mine. Wu a également dû amener avec lui bon nombre de gens de son *zhou* natal, Shiping : aujourd'hui encore on trouve dans la région trace de leurs descendants, lesquels se sont mariés avec des femmes wa et ont adopté les coutumes indigènes⁵¹.

Le règlement minier ne connaît en principe pas de hiérarchie : « Tous s'appellent "frères" (*xiongdi*) ». Mais il y a bien sûr les chefs : Wu Shangxian, le « premier chef » (*daye*), qui est « maître de la mine » (*zhuchang*) ; le « deuxième chef » (*erye*), qui « commande la masse » (*tong zhong*) ; le « troisième chef » (*sanye*), Huang Yaozu, déjà rencontré, chargé des affaires militaires... et ainsi de suite jusqu'au dixième, le fameux Li d'origine Yi. Chacun d'eux commande à « quelques dizaines, voire quelques centaines d'hommes » ; il n'est pas impossible qu'il

48. *Huang Qing zouyi*, 39/36. Chen observe en outre : « Les mines sont très nombreuses au Yunnan et au Guizhou, mais les mineurs n'y ont jamais causé d'ennuis ».

49. *Zhang Yunsui zougao*, QL 11/5/9.

50. *JJD*, 7315, QL 16/9/4, par Shuose, gouverneur général du Yunnan-Guizhou, et Aibida, gouverneur du Yunnan.

51. Zhou Guangzhuo, *Dian Mian nanduan weidingjie diaocha baogao*, p. 38b.

s'agisse là des 438 *changmin*, qui ont à leur tour un certain nombre de mineurs sous leurs ordres⁵².

Wu Shangxian est le collecteur général des taxes (*kezhang*), fonction à laquelle les chefs barbares l'auraient élu. À présent que la mine est « officialisée », c'est Zhang Yunsui qui le confirme dans cette position, puisque aussi bien « il est respecté des mineurs et que ceux-ci obéissent à ses ordres ». Pour l'administration chinoise le collecteur des taxes est un personnage-clé au sein d'une communauté minière : « Le collecteur des taxes est responsable des mineurs qu'il doit contrôler et de la levée de l'impôt en argent ; il doit être capable et honnête, et avoir lui-même ouvert une galerie ; enfin, les mineurs doivent avoir une totale confiance en lui ». Wu Shangxian est en outre tenu de verser une certaine somme au roi Bangzhu. Jusqu'à son arrestation en 1751, jamais le gouvernement du Yunnan n'enverra de fonctionnaires pour surveiller la mine et jamais il n'interviendra dans son fonctionnement (la confirmation de Wu comme *kezhang* étant la seule exception) : il est admis que tout ce qui touche à l'exploitation est du ressort du roi de Hulu⁵³.

Tout travailleur est également un combattant, et l'ensemble des mineurs constituent une véritable milice : « En cas d'alerte, tous les "frères" vont au combat »⁵⁴. L'environnement est toujours dangereux et il faut se méfier à la fois des barbares et des mineurs des exploitations voisines, avec lesquelles des contacts sont maintenus mais qui, étant en concurrence avec Maolong, deviennent vite hostiles. Seul un homme à la forte poigne et à la langue bien pendue peut tenir en main une grande mine comme Maolong. Une anecdote illustre joliment l'atmosphère qui régnait sur place et l'ascendant de Wu Shangxian sur ses mineurs :

Tous les [Chinois] exploitant des mines en territoire barbare maintenaient le contact entre eux. Il y avait ainsi une mine après laquelle les barbares en avaient, et qu'ils voulaient attaquer. Craignant que [les mineurs de] Maolong ne les en empêchassent, ils offrirent une forte somme pour obtenir le droit de passage. Shangxian prévint secrètement la mine en question, qui se tint sur ses gardes. Les barbares subirent une cuisante défaite. À leur retour, les

52. *Diannan beizhuanji*, annexe au dernier *juan*, 9a ; Shi Fan, *Dianxi*, 12A/80a.

53. *JJD*, 7315.

54. *Diannan beizhuanji*, annexe au dernier *juan*, 9b.

hommes de Maolong leur barrèrent la route : pas un n'en réchappa et le butin fut considérable. Les mineurs festoyèrent et s'enivrèrent dans l'allégresse. Mais voilà que Shangxian éclate en gros sanglots et manifeste une affliction extrême. Interdits, les mineurs lui en demandent la raison. Il leur dit alors : « C'est sur la fin de notre mine que je pleure et sur rien d'autre ! Ensemble, mes frères, nous avons bravé la faim et le froid pour la mettre en exploitation, et nous voilà aujourd'hui à la tête de ces richesses inattendues. Chacun pense à ses parents, à sa femme et à ses enfants et veut s'en retourner. Et moi, pourrai-je tenir tout seul ici ? [La mine] va être reprise par les barbares ! » Là-dessus, dans un grand élan de générosité et sous l'emprise du vin, tous fouillent leurs vêtements pour en ressortir le butin pris [aux barbares] et le jettent dans les eaux profondes ! Telle était l'habileté de Wu Shangxian à manipuler les gens⁵⁵.

Quelle pouvait être la vie de ces milliers de Chinois venus de partout, ne parlant pas les mêmes dialectes, et regroupés dans l'enceinte de la mine ? Maolong est en fait une ville champignon, une véritable petite cité chinoise poussée dans cette terre barbare inhospitalière et malsaine. Une fois leur travail de la journée terminé, diverses activités s'offrent aux mineurs. Certains se rendent au Temple du Génie de la richesse (Caishen miao) pour y brûler de l'encens ; d'autres assistent à des représentations théâtrales ; d'autres encore se réunissent à la guilde de Shiping (Shiping huiguan)⁵⁶. Les boutiques doivent être nombreuses et bien achalandées par les caravaniers qui approvisionnent la mine en produits de première nécessité ; n'est-il pas dit, à propos d'une autre mine, qu'« une nuée de marchands chinois y ont aligné leurs échoppes les unes auprès des autres »⁵⁷ ? Le riz, pour la consommation courante des mineurs, et l'huile, pour l'éclairage des galeries, sont les denrées essentielles. Avec les marchands viennent certainement, comme dans toutes les mines⁵⁸, les artisans, les acteurs, les filles de joie, les bonzes itinérants, les charla-

55. *Diannan beizhuanji*, annexe au dernier *juan*, 9a.

56. Tous ces édifices sont dus à Wu Shangxian, qui disposait également d'un vaste pâturage pour ses chevaux. Cf. J. Siguret, *Territoires*, p. 205, et Zhou Guangzhuo, *Dian Mian nanduan weidingjie diaocha baogao*, p. 38b.

57. Zhou Yu, *Cong zheng Miandian riji*, 1841, 5b. Il s'agit de Bolong (probablement Bawdwin, la grande mine d'argent de l'État Shan que nous avons déjà mentionnée).

58. Shi Fan, *Dianxi*, 7E/70b.

tans... Pour le Yunnanais Shi Fan, les honnêtes gens ne se risqueraient pas dans de tels endroits : seuls des gens douteux peuvent y trouver leur compte...

La production de Maolong est assez difficile à évaluer. D'après les sources, « l'argent y est extrait en quantités considérables, surpassant même Lema (à l'époque la plus grande mine d'argent de la province) »⁵⁹. Le chiffre d'au moins quinze tonnes annuelles pendant la période de plus grande prospérité a été avancé⁶⁰. En 1929, l'ingénieur et minéralogiste américain Draper eut l'occasion de se rendre sur le site de Maolong et de pénétrer dans les galeries autrefois exploitées par Wu Shangxian ; profondes d'une dizaine de *zhang*, elles présentaient des parois très calcaires. Surtout, Draper estima que les résidus miniers « s'élevant aussi haut qu'une montagne » à l'extérieur des galeries devaient bien peser 500 000 tonnes⁶¹.

Quoi qu'il en soit, Wu Shangxian va édifier à Maolong une fortune considérable. Ramenait-il au Yunnan, comme d'autres mineurs au cours de leurs nombreux allers et retours entre les exploitations et l'intérieur, une partie de ses richesses sous forme de bracelets d'argent passés aux bras, moyen réputé commode de franchir les postes frontières⁶² ?

Le pouvoir qu'il exerce sur la mine, son emprise sur la masse des mineurs, son ascendant sur les barbares du royaume de Hulu vont pousser Wu Shangxian à nourrir de folles ambitions : plus folles encore que celle d'être proposé à l'empereur comme roi de Hulu par les autorités du Yunnan. Il jouera au médiateur, s'érigera en diplomate, escortera même jusqu'à Pékin les porteurs du premier tribut birman à la Cour mandchoue ; mais l'empereur Qianlong ne sera pas impressionné (peut-être aussi

59. Par exemple *Diannan beizhuanji*, annexe au dernier *juan*, 9b.

60. Gong Yin, « Qingdai Dian xi'nan bianqu de yinkuangye », *Sixiang zhanxian*, 1982/2, p. 89. L'auteur appuie ses calculs sur des estimations de la production de Lema, dont on ne connaît en fait que les quotas d'impôts annuels.

61. Zhou Guangzhuo, *Dian Mian nanduan weidingjie diaocha baogao*, 20a. Quelques années plus tard, l'historien Fang Guoyu avancera le chiffre d'un million de tonnes de résidus (*Yunnan shiliao*, p. 1276).

62. Cf. E-tu Zen Sun, « Mining labor in the Ch'ing period », in A. Feuerwerker, R. Murphey et M.C. Wright, *Approaches to modern Chinese history*, Berkeley, University of California Press, 1967, p. 65.

l'ombre d'un autre Wu Sangui menaçant le Sud-Ouest lui a-t-elle effleuré l'esprit ?).

Chez les barbares, en revanche, l'image du héros va progressivement s'édifier...

(à suivre)

Caractères chinois

Aibida 愛必達
Awa 阿瓦(佤)

Bagede 巴格得
Bangkan 蚌坎
Bangzhu 蚌筑
Banhong 班洪

Cai Yurong 蔡毓榮
Caishen miao 財神廟
changmin 廠民
Chen Hongmou 陳宏謀
chouke zuogong 抽課作貢
Chuxiong 楚雄

dai 傣
Dali 大理
daye 大爺
Diannan zazhi 滇南雜誌
Dianxi 滇繫

Eertai 鄂爾泰
erye 二爺
Gengma xuanfusi 耿馬宣撫司

Huangchao jingshi wenbian
皇朝經世文編

Huangchao tongdian 皇朝通典
Huang Qing zouyi 皇清奏議
Huang Yaozu 黃耀祖
Hulu 葫蘆

Jiangtoucheng 江頭城
Jiaoshan 蕉山
jiekou toucheng 解課投誠
jimi 羈縻
Jinshajiang 金沙江
Junjidang 軍機檔

Kangxi 康熙
Kawa 卡瓦(排瓦)
ke 課
kezhang 課長
Kongming 孔明
kuangshang 礦商
Kunming 昆明

Lahu 拉祜
Lema 樂馬
Li 李
Li Dingguo 李定國
Lufang 爐房

Mang'en 莽恩

- Mangmen 莽悶
 mangpao 蟒袍
 mangyi 蟒衣
 Maolong 茂隆
 Mengding tufu 孟定土府
 Menglian 孟連
 Mian shi shulie 緬事述略
 Ming Qing shiliao gengbian
 明清史料庚編
 Mubang 木邦
 Munai 暮迺
 Nanning 南寧
 Naxi 納西
 Nujiang 怒江

 Peng Zhaozhu 彭肇洙
 Ping'er 平雨
 Qianlong 乾隆
 Qingchao tongdian 清朝通典
 Qing Gaozong shilu
 清高宗實錄
 Qing jing xiahuang shu
 請靖遐荒疏
 Qing que Kawa gongna yinchang
 shu 請却卡瓦貢納銀廠
 疏
 qiuzhang 酋長
 sanye 三爺
 Shan 揸
 shangmin 商民
 shanshui zuyin 山水租銀
 Shaoxing 紹興
 sheng 生
 Shi Fan 師範
 Shiping 石屏
 Shiping huiguan 石屏會館

 shu 熟
 Shuikou 水口
 Shunning 順寧
 Shuose 碩色
 Tengchong 騰冲
 Tengyue 騰越
 tong zhong 統眾
 tusi 土司
 Wa 佤
 wang 旺
 Wang Chaochen 王朝臣
 Wang Ji 王驥
 Wu Sangui 吳三桂
 Wu Shangxian 吳尚賢
 Wu Shirong 吳世榮
 Xingmeng 幸猛
 xiongdì 兄弟
 yamen 衙門
 Yang Gongliang 楊公亮
 Yi 彝
 Yongchang 永昌
 Yongle 永樂
 Yongping 永平
 Yongzheng 雍正
 Yunlong 雲龍
 zhai 寨
 Zhang Yunsui 張允隨
 Zhang Yunsui zougao
 張允隨奏稿
 Zhongshu zhengkao 中樞政考
 zhuchang 主廠
 Zhuge Liang 諸葛亮
 zi shi 滋事